

AB EÂ  
grégorydominé

Qu'il le précède et cependant sans défaite, sans déprise possible par son don l'enserme explique l'antériorité sans avant et après du présent de la vie sur le vivant, dont le déphasage asymétrique, différent à la passivité de cette adhésion comme *acquiescement* sa synthèse, n'est jamais donc *au* présent. Ainsi le présent n'est-il en rien l'instant mathématisable, sécable c'est-à-dire sur le rai géométrique de la ligne du temps homogénéisé en espace. Mais s'il n'est pas mathématisable à l'image de l'instant, point de chute partageant idéalement le futur du passé, néanmoins le présent est temps sinon *le* temps qu'il constitue et le seul réel en ce que son don se reçoit comme faculté de sentir ; cette faculté passive du vivant en fait un *je* donné immédiatement à sa subjectivation. La subjectivation n'est donc autre que la précession du pronom sur le nom : si le *je* jamais ne se quitte, c'est à se recevoir de cette précession, laquelle devance le jour levé en disjonction de ce qu'il éclaire et qu'est l'extériorité au dehors neutre soit cet espace uniformisé projeté audit temps comme temps du monde ; l'irréductibilité de la précession du *je* est son extranéité à la participation le masquant comme déictique et le comprenant strictement en ce sens comme un pivot d'interlocution. La subjectivation doit alors être lue en séparation, tranchant avec cette ontologie relative au discours, ce par la faculté ou potentialité du vivant ou *je* à se sentir. Et puisqu'il

n'est pas susceptible de relâcher son don, le présent comme *je* dont la passivité contresigne la précession sera répétition à même la variabilité de son motif unique ; c'est pour la raison qu'il néglige le temps du monde soit la représentation que la précession du présent est répétition. Par son antériorité sans substrat, cette précession *anarchique* à ce titre du présent le garde de franchir le seuil génésique à et de la représentation : à consister en le heurt de ce seuil, la répétition comme répétition du présent qu'est le *je* peut à la prévalence de son cachet se dire *subliminale*. Anarchie pour lors asyllabe de la précession du *je* comme présent, dont l'assertion sans arrêt ni appel dérouté, fêle la dénomination. Dépourvu d'événement, son canevas éloigne prédicat, corrélat, duplicat. Tout art donc sera relégué qui cède à la figurabilité participiale de la représentation soit hypothèque à la contextualiser l'intensité de la violence du présent, l'incandescence de son énergie et dont l'expression qu'aucune résolution n'accomplit ni ne parachève nécessite par conséquent l'épreuve neuve sans cesse de son inventivité ; la passion, silencieuse et dont pourtant l'écoulement se vêt de la plus épaisse lame sonore, exhaustive à sa nuit blanche, destitue la lumière consentie de la société. La passion se confisque à la divulgation. Tel serait le temps qu'est le présent comme *durée* : à la fois antécédence de la répétition comme saturation et devenir pur soit virginal, destructif de la création. Le temps, réel en cela qu'il dure, c'est-à-dire peut se sentir en subjectivation à se trouver amédié à son don sans écart et sans relief, c'est le présent. Or le présent qu'il s'écrive

*je pense*, force hyperorganique ou durée, susception ou autoaffection au palimpseste d'une prose en exemption de sa brûlure, dénuée d'aliméa, demeure par l'indivisibilité de son mouvement en justifiant l'invisibilité défectif à la présence : le mouvement du présent qu'est le mouvement réel n'est ni spatial ni spatialisable ; étant donc sans langage n'est-il pas l'énoncé vrai de la vérité ouverte en discrimination du faux. Tandis que la présence requiert la spatialité, soit la divisibilité propre au dehors et sur le paysage duquel un contour va se détacher à se voir proposer au discernement, réprouvant tout réfléchissement énigmatique au miroir obtempéré de cette scénographie spectrale le présent y échappe. Le présent qu'est le présent du *je* comme présent de la vie étant sienne qu'il reçoit en vivant se récuse à la spatialité, s'en désiste, excepte ; aussi fascine-t-il la présence dont le primat dès lors tend à le subsumer soit subjuguer et notamment en le simulant en ombre au revers fantasmagorique de son tapis : assimilatoire donc systémique, ce geste nul de subsomption vaut abolition, radiation. Si la présence se voit assigner une délinéation l'intronisant à la représentation, en tant qu'il se donne jamais le présent ne se donne qu'en essai ou esquisse et se dérobe à la représentabilité de sa contemporanéité qu'il déconcerte à ceindre sa précession ; le présent se réserve du visible équivalant à la présence. Temporalité aspatiale et partant acosmique, amondaine du présent à l'involution de son mouvement. Immanence sans coupure de cette temporalité, présent du *je* comme son envahissement dont la mémoire directement se touche, sans média-

tion c'est-à-dire. Si le *je* se touche sans qu'il se voie, sans apercevoir qu'il se touche, c'est à être ce présent roulé et enveloppé. Sa mémoire en sera *oblitération*, à savoir l'inoubliabilité soit l'inamissibilité de sa marque comme *archioubliance* en laquelle le plonge et le presse l'imédiateté de sa *latence*. Mémoire sans représentation, étreinte sans distance donc sans parution, ce *je* du présent déroge à la dialectique du syllogisme régissant le train spéculatif de la séité (et par l'évidence à cet égard diaphane, obvie de sa différence, l'ostensivité structurale du jour accrédité en origine au prestige de sa dispensation, toute parution sera exactement comparution). Au sommeil, cette oblitération amphibologique de soi signifiant et suppression, anéantissement et maintien, abandon et sceau, poinçon de la recollection en caractérise le donné. La force hyperorganique vaut-elle pour ce donné ? Mais en outre le peut-elle dont la succession soit la réalité du temps émergerait à n'induire qu'un rebut du physiologique ? Et comment un tel luxe devait-il advenir, être nanti ? La nature aura-t-elle eu besoin de la conscience ? Quelle utilité estimer à sa production sinon qu'avec la formation du cerveau humain accomplissant la complexité croissante du processus évolutif la vie poursuivant son élan finirait par en déborder la matière ? Et admettant qu'il apparaisse, comment ce luxe pour autant ne s'est-il pas atrophié sinon jusqu'à disparaître à tout le moins s'assoupir ? Serait-ce qu'au bris temporel la responsabilité se rapporte du moment qu'à la division propre à la résistance organique aille l'impossibilité de se substituer à la mort d'autrui ? Cette effrac-

tion du temps vécu afférente à la discontinuité de l'individu à jamais autre enjoint à la conjugaison du futur antérieur : *ce futur de la mort dans le présent désintéressé de l'amour formerait sans métaphore le secret de la temporalisation*. Le fait humain de conscience en débordement de sa déclinaison entéléchique poudrait face à l'insurmontabilité organique et anatomique de mourir à la place d'un autre. Mon amour est provocation du temps comme convulsion de l'univers. *Je te sais en empreinte et le couloir du vide hurle à ma nuque. Impression tu es. Retentissement*. Cette fission du temps comme amour se confond au désir comme désir de l'infini : l'infini, c'est en moi qu'il précède ; la subjectivation comme précession immédiate du pronom sur le nom est son infinition. Aussi qu'il soit par avance à l'infini donné soit dissocié trahit l'incapacité du fini à se quitter. Je suis par un autre posé. Si la totalité en moi se brise, c'est à cette précession toutefois immédiate cela veut dire passive donc indéfectible en moi de l'infini, celle de la messianicité sans messie du présent. Précession en avant comme reste en excès dirimant la sphéricité ferme et close, surplus c'est-à-dire d'un mental dissident à son alignement sur le cérébral : cette subjectivation comme *dépense* réside en étude, laquelle à la faveur de son renouvellement et soutient et restaure l'absence de monde. Le temps est le temps libre, c'est-à-dire le temps offert à l'herméneutique et semblablement le temps en *désœuvrement* consacré à la toilette. Le temps libre est le temps perdu, le temps cédé de l'appartement soit décidément encore le temps désaliéné d'accoutumance à

l'espace. Et si le temps annexé à l'espace donc l'espace tout court est irréversible, en moi sa réversion jaillit et s'abîme sans début et sans terme. Le temps, réel en cela qu'il dure et qu'est le présent comme *je* marginal à sa pronominalité, n'est pas la courbure téléologique ; son progrès n'emprunte aucune direction et c'est bien aujourd'hui qu'il arrive. La liberté qu'est le temps, telle la quête de l'élégance, répond de l'inachèvement de la création soit de l'indispensabilité de l'attente du messianique dite et décrite et dont l'imminence menace la catégoricité d'une fragmentation. Le rang adamique pressent parfaitement le rang davidique et la spire de sa colonne séfirotique : vivre alors corporellement en artiste, c'est porter constamment cet effort de création à son exigence soit épouser le devenir. Assiduité comme assuétude. *Serait-il ce reste la certitude vite reconnue et entretenue d'être sauf soit intact ? J'ai toujours su que je l'étais et d'un savoir en disqualifiant justement la provision.* La précession ou précédence, anarchique donc, laquelle à le devancer pourtant l'attache et consomme le déphasage de sa contemporanéité comme seul réel d'une répétition subliminale au seuil de la représentation et qu'est défectif tel qu'il a été noté au voir de la présence le présent de la vie sur le vivant, pronom *je* amédié à l'accusatif — ou au datif —, tout d'abord le sauve, c'est-à-dire d'emblée ravit à le donner sans quittance et délai soit pourvoi aucun à son désir comme désir *de* l'infini au double emploi du génitif : le désir, c'est l'infini qu'il convoite et c'est de l'infini qu'il vient. Le désir naît de la séparation, épuisant à la chambre d'en haut la clarté

générale et suscitant *de* la matérialité. Tel un été sans époque et sans écho, sans rite, débarrassé de solennité, tout en fait se noue et dénoue en éden. *Je renverse sans propriété et sans mode la phénoménalité. Malgré la pleine obscurité ton visage se déchiffre. Ta robe de soie flotte en agrafe à ton épaule. Je te retiens et membre à membre te rassemble.* Par le règne ordinaire du profit usuel, rien plus que la beauté et l'éclat consumatoire de la liberté établie, reconquise, n'est étranger et plus adverse ; la gratuité de toute existence souveraine entraîne au scandale vertueux et se fait source d'hostilité dont l'élection enraye la globalisation réifiante de la chronique et l'asservissement à sa partition anonyme. La condition clandestine soit anétatique de l'individu en désidentification permanente correspond à celle du citoyen émancipé de toute provenance et du particularisme du lieu, celle sans ascendance de son humanité c'est-à-dire son *je* comme présent, lequel défaillant à la présence, parousie de personne, n'est jamais *au* présent. La ville architecture une phénoménalité en apesanteur comme phénoménalité du livre. Au livre qui n'en est pas un, codex ou ruban, chaque respiration sera commencement, soufflant l'illusion transcendante d'un monde convenu en aprioricité et ne se déployant qu'au départ de sa dette et de son deuil. Le civilisé du livre, tel le juste s'y enfonçant en profondeur, fait exploser cette aprioricité valant *le* monde à proportion qu'il en fonde et par son chérissenent rédime la fragile royauté. *Je suis le fiancé de la cité. Ma synagogue tu es.* La contemporalité sans communauté du désir s'efface devant l'indignité

de sa contemporanéisation. Inconciliable avec le jour public, cette contemporanéité s'ourle à celle du présent lequel n'étant jamais *au* présent hante la littérature la plus violente et la plus rare à la composition à la lettre attentatoire à la littérature ; l'histoire de la littérature, celle du livre, l'histoire sainte qu'est celle de la messianité sans advenue de l'individu n'est pas celle de sa promotion et de sa disgrâce recueillie au registre d'une consignation tel son vernis, son prisme, son filtre. L'individu n'est pas du monde ; son histoire n'est pas celle du monde. Et si l'écran dudit monde fait obstruction à l'apparaître invisible qu'est l'individu révélé à l'indivisibilité de son épreuve, réciproquement la désituation de l'individu congédie et l'objectité du monde et son dépôt. Édénique donc et soit exilique, l'ahistoricité du désir déclenche encore la projection mimétique et la convoitise ; son irréprésentabilité détraque la quiétude de la représentation comme l'indissolubilité du tracé frontalier à la fusion avec la peau d'une femme étant pareille à sa possession définitive soit à sa perte en exacerbé et transmue la fièvre de son amant à la parcourir. La satiété, par la suffisance de son séjour assuré, met fin à l'irritation du désir fatal. Telle serait la sagesse échue au politique. Mais à se réclamer donc du jour neutre levé avec le soleil en dislocation de ce qu'il éclaire, résigné au désastre de la parution, tout mandement du pouvoir obnubilant le fait qu'il procède d'une démission de sa puissance érotique, sa crypte, souvent percevra la chance à l'égal d'une offense et la cause se dédiant exclusivement à son malheur ; l'offuscation politique de

son soubassement de rêve qu'un labyrinthe symbolise par l'inextricabilité de son écheveau en abrite le retour pulsionnel au sein du ressentiment. Car s'il n'est de désir en effet qu'infini, cet infini du désir est son jour, sa discorde démentielle, l'irrésiliabilité déflagratoire de son conflit. Le désir est persécution à l'extrême d'un être comblé, sans revendication ; le sillonnement en creux du désir, son arrachement n'est pas la privation. Par sa sérialité, c'est mêlant exhalaison, effluve au tourment de sa répression reconnaître la positivité du désir, son flamboiement liquide. Le frémissement est son bruit, murmure et cataracte d'une chevelure sinueuse répandue en parfum ; à l'angle d'un lit, l'étang âpre, fuligineux du regard fardé de perversion et glissant à sa déchirure traduit le tressaillement vertébral du désir. Le désir est soulevement antagonique ne ressortissant à aucune appartenance qu'il ne transgresse, fomentation ; dit autrement s'il est dépendance, sa dépendance l'illumine. Qu'il soit persécution, bouleversement et dispersion de quiconque au solde de toute aporie grammaticale se sait dégagé, relevé de crainte et d'espérance à savoir heureux et harcèlement glorieux par la loi, c'est à être le désir de la vie. La vie est la plénitude de la vie ; toujours la vie déjà commande sa survie et ouvre en son danger de même qu'au trouble sensuel. *Je descends au jardin en survivant*. La réduction de l'apparaître comme désir à la représentabilité éteignable, c'est sur la vie qu'elle retarde. Or si la réduction retarde sur la vie, c'est que la vie se donne comme ce présent immédiatement subjectivé : le *je* du présent n'est autre que le vivant rece-

vant sans distance la vie comme étant déjà donc sienne, recevant la vie c'est-à-dire comme étant *sa* vie sans avoir pouvoir de refuser le surcroît de sa précession. Quand par ailleurs l'impossibilité de la suspension complète de la vie enlevant déjà toujours sa survie à se donner au vivant la déduit comme reste délictueux à sa réduction, ce reste en excès conditionne l'équilibre ontologique et soit économique du manifesté, son adéquation. Aussi l'infrangibilité de la distinction entre la substance pensante et la substance étendue n'est-elle valide et ne peut s'énoncer que sur fond d'union que justement la distinction escompte et qu'est le penser amédié *je pense*. En aucun cas *l'union de l'âme avec le corps* qu'est cette union ne voit réunir une désunion primordiale ou contingente : son champ notionnel d'investigation demeure hétérogène au dualisme confirmé. Mais en l'espèce si l'union qu'est donc le penser amédié *je pense* ordonne une autre modalité, laquelle se donnant en reliquat à la réduction de la substance étendue rompt passivement avec le discours, cette modalité sans conjecture rançonnant l'apparaître en sera plutôt princière et de fait gouverne le dualisme, l'administre. Qu'un temps de la conscience insubordonné à la spatialisation ou quantification soit à la mesure se meuve, pour le redire jamais le cérébral n'absorbe le mental ; le mental s'éclipse à la divisibilité étalonnant le gabarit dont résulte et sur lequel repose le langage apophantique. Essentiellement, toute prétention à observer le penser en acte soit la pensée par un dedans du cerveau revient en l'y adossant à chercher du temps par un dedans de l'espace. Quelle

sismographie peut-elle à se tenir à son extérieur coïncider avec l'étalement acoustique colossal d'une intimité ? De plus en tant qu'elle juge, *la seule inspection de l'esprit* d'ores et déjà pratique la réduction de la perception qu'elle s'adjudge de la sorte : la résistance organique se répercute à celle de ce langage de constat, articulé, dont le pronom personnel frappe comme trace en reste la précession. La galaxie ne serait qu'information ininterrompue antérieure au durcissement moléculaire. Comment cependant rationnellement tolérer qu'un agrégat céleste et stellaire de matière soit muni qualitativement d'une mémoire endormie sinon par coextensivité au cerveau, lequel en un exercice continué jouerait sur sa plasticité tout en étant porté par elle ? Le champ quantique conduit-il à concevoir une diffusion ondulatoire enfouie en la spatiotemporalité tel un filigrane au firmament et dont le calque superposant simultanéité à succession contracte l'intégralité du passé ? Lorsque l'attention qu'elle prête à la vie se détend, c'est à un plan supérieur à l'habitude qu'accède la conscience ; entrelacé à la trame dudit univers, son réseau neuronal devient passible de la couvrir. Or si la tentative de description de la perception pure se voue à l'évitement du postulat réductionniste qu'il soit physicaliste (matérialiste) ou idéaliste, phénoménologique, sa saisie prescrit que le corps gagne la fluidité de l'inorganique et nageant par là sans air et sans eau s'évanouisse en un éblouissement soit objectivement meure vu qu'il lui est impossible de se délier de son organicité tendue entre extérieur et intérieur et de persister. Mais si par sa résilience protectrice analo-

gique au langage apophantique la fonction organique du corps précisément l'astreint à le détourner de la pureté dissipatoire, dissolvante, pulvérisante de la perception, sous la simultanéité soit la discontinuité référant à chaque être singulier vibre un pli et la traverse. Le présent serait ce pli ruinant à la devancer sa mise en représentation ; ourdie en anamorphose, son hypercérébralité dote de qualité la matière avant sa concrétion. *Je suis le captif de l'Absolu. Ma détention tu es. Ma contagion. Je réfute ce pollen à ta bouche et bois ton haleine.* En cette préformation se produit la communication. *Je frôle la fibre tenue d'une membrane translucide et sans doublure.* Si n'est pas divisible le flux matériel, c'est contenant le passé son canal larvaire à la spatio-temporalité que l'organicité du corps alors oblige à longer et qu'un délaissement atteint. En toute rigueur, cette anamorphose, distorsion de la visite pourra se dire *endosmose*, sueur et givre, lacet, résille à ta cuisse, ascende ta blessure : agissant en compénétration à la frange d'indétermination du devenir, sa clameur infraconscientielle opère en dépit de la limite corporelle ; son plateau gît en ébréchure, tel à la vacance par laquelle manque la certification du monde ce reste excédentaire à la survie garantie par la résistance organique et son fonctionnement cérébral. Le réel circule et augmente comme subjectivation par son degré d'implication rythmique en étude. La préformation psychique du flux serait ce régime continué de la création coextensif à l'incessible performativité du pronom personnel toutefois atone et clitique et appelé encore nominal soustrait à la participation. *Je dois*

*démanteler cette ultime étoffe ondoyante. Tu resplendis chimique en émeute. Me désenchaîne émanatoire. Igné sourde un brasier en détrempe telle l'ivresse à ton pubis et ta langue. La vie est le bonheur de la vie. De paradis n'est-il qu'en perpétuité de sa révolte, feu ardent d'insurrectionnalité étant le secret en sédition du plus révolutionnaire soit la rébellion sans originalité de la perfection de sa solitude, ce suicide agénésique du présent comme je du penser.*